

De chef à chef. Le paraverbal dans les rencontres des Européens avec les Amérindiens au XVI^e siècle

Marzena Chrobak
Universidad Jaguelónica, Cracovia

Résumé : Dans les premiers contacts entre les Européens et les Amérindiens, au 16^e siècle, la communication non-verbale joua un rôle important, parfois décisive, faute d'un langage commun et de truchements. Elle servit notamment à l'identification des chefs, chose de première importance pour de futurs contacts. L'analyse des récits des explorateurs (Verrazano, Cartier, Gourgues, Ribault, Laudonnière) montre que les signaux du pouvoir de l'Europe de la Renaissance et de l'Amérique « sauvage » se ressemblent, révélant des cinq domaines du non-verbal : la mimique, la kinésique, la proxémique, la vocalisation, la manipulation des objets matériels. Le cas particulièrement intéressant est celui de l'accueil de Hernan Cortès par Moctezuma, qui fit des recherches pour connaître l'identité de l'arrivant, pour ensuite le saluer comme dieu devant le peuple de la capitale de l'empire mexica.

Abstract: During the first contacts between the Europeans and the Amerindians in the 16th century, the non-verbal communication played the crucial role, especially as far as the identification of chiefs is concerned. The author's analysis of early Spanish, French and Portuguese explorers comments reveals that the non-verbal markers of rank and power (costume, insignia, proxemics, movement and body position, paralanguage, manipulation of objects) are universal. A particularly interesting case is the intent of Moctezuma, the Aztec emperor, to discover the identity of Hernan Cortes, and his greeting of the later as a divinity.

Mots-clés : Histoire de l'interprétation, communication linguistique, premiers explorateurs français en Amérique

Dans ma recherche sur l'histoire de l'interprétation, et plus exactement sur les interprètes de la découverte et de la conquête des Amériques, j'ai remarqué l'immense rôle de la communication non-verbale qui fut décisive, sinon la seule faute d'un langage commun et de truchements, surtout dans les premiers contacts entre les Européens et les Amérindiens. Dans les

chroniques des explorateurs, de Christophe Colomb à Samuel Champlain, les récits à propos de la réussite ou de l'échec de la communication non-verbale alternent. La réussite a lieu quand il s'agit de messages simples, tels que : « ravitaillez-nous », « montrez-nous le chemin », et de ceux qui consistent à faire part des émotions et/ou attitudes : joie, peur, amitié, hostilité, réserve. Le langage des émotions s'avère universel. Des nombreux exemples, je n'en donnerai qu'un, mais pittoresque, celui du mépris : le premier explorateur du Canada, un Italien au service du roi de France, Giovanni Verrazano raconte que les Indiens « barbares » ont montré aux Français leurs derrières, geste moqueur que ceux-ci ont très bien compris [Verrazano, 1946 : 70]. Par contre, le non-verbal échoue, même entre les interlocuteurs bien intentionnés, quand ils tâchent de transmettre des messages complexes tels que les questions de religion ou la description d'une organisation sociale.

Dans la présente étude, je me propose d'analyser les rencontres entre des dirigeants européens et amérindiens, et, plus précisément, l'élément initial de ces rencontres, à savoir l'identification des chefs en tant que tels.

Débarqués sur un continent qui sera bientôt connu sous le nom d'Amérique, les explorateurs et les conquérants cherchent à établir qui détient le pouvoir local et ne s'entretiennent qu'avec lui. Ces entrevues prennent partout, du Canada à la Patagonie, les mêmes formes. La politique et la diplomatie s'avèrent un théâtre, un spectacle, où le verbal et le nonverbal s'accompagnent et se relaient. Cinq grands domaines du nonverbal - mimique, kinésique (mouvement), proxémique (aménagement de l'espace), vocalisation (fluctuation de la voix, raclements de gorge, silences) et manipulation des objets matériels - s'orchestrent pour transmettre des messages codés, et ce code s'avère universel.

Le premier message à passer est celui de s'identifier en tant que chef, tout en manifestant sa force et son pouvoir afin d'éblouir l'interlocuteur. Tous les récits européens contiennent la description, parfois rudimentaire, parfois détaillée, des marques extérieures d'autorité. Du corpus composé d'une vingtaine de chroniques et récits, j'ai extrait les situations les plus intéressantes et les descriptions les plus pittoresques, en donnant préférence aux textes peu connus. Voici

comment le découvreur portugais du Brésil, Pedro Álvares Cabral, reçut, en 1500, deux simples indigènes à bord de sa caravelle :

« Lorsqu'ils arrivèrent, le commandant était assis sur une chaise, un tapis à ses pieds en guise d'estrade, richement vêtu, un très long collier d'or autour du cou; Sancho de Tovar, Simão de Miranda, Nicolau Coelho, Aires Correia et nous autres qui sommes sur la même nef, étions assis à terre, sur le tapis » [Vaz de Caminha, 2000 : 48]

Deux marques extérieures de la distinction et du rang apparaissent dans ce récit. Le premier est la parure d'apparat : habit et bijou en or, signal de la richesse et du grade. Cette marque paraît chez tous les auteurs, dans tous les récits d'exploration. Citons de nouveau Verrazano :

« [Deux rois] étaient vêtus de la manière suivante. Le plus âgé avait sur le corps une peau de cerf, habilement damassée de broderies. Sa tête était nue et ses cheveux noués sur la nuque. Une large chaîne ornée de nombreuses pierres de couleur entourait son cou. Le jeune roi était accoutré d'une manière analogue » [Verrazano, 1946 : 64]

Un roi à la tête nue, c'est rare. Les couvre-chefs constituent la marque la plus commune de l'autorité, même s'il s'agit d'un objet aussi simple qu'un « morceau de cuir tanné de la couleur jaune, et garni tout autour de petits coquillages (qui est leur richesse et la chose qu'ils estiment être la plus précieuse, comme nous faisons de l'or) qui était sur la tête [d'un chef canadien rencontré par Jacques Cartier] telle une couronne » [Cartier, 2002 : 133]. Des exemples plus raffinés sont des panachées de plumes d'aigles, de quetzals ou de perroquets, ou la tiare aux turquoises des empereurs mexicains [Olko 2005 : 113-162].

Le deuxième signe de l'autorité est la position dans l'espace. Le commandant Cabral se distingue dans le groupe portugais par la parure, mais aussi par la place qu'il occupe dans l'espace : il est assis sur une chaise, donc plus haut que les autres; il aurait placé sa chaise encore plus haut, si cela avait été possible, mais en absence d'une véritable estrade, il doit se contenter d'un tapis qui marquera un espace « noble ». Ses compagnons sont des gentilhommes, donc ils restent assis également, sauf que plus bas que lui, à terre.

Rester assis pendant que les autres se tiennent debout et s'asseoir plus haut que les autres – cette dichotomie spatiale s'avère universelle, même chez les tribus les plus simples et dans les conditions du bivouac. Les Indiens de Floride emmènent le capitaine Jean Ribault voir « leur Roy, qui ne s'estoit levé comme eux, mais estoit demeuré assis sur les feuillages verts de laurier

et Palmiers » [Ribault, 1958 : 51], ensuite un autre « assis sur une ramee », près d'une « petite frescade de Cedres et Lauriers » [Ribault, 1958 : 52]. Les chefs des peuples plus raffinés préfèrent un trône, par exemple un siège à dossier en vannerie, parfois matelassé de peau de jaguar, utilisé par des Mexicas [*Codex Azcatitlán*, planches 11, 14, 19].

Le deuxième roi rencontré par Ribault montra «une gravité, je ne scay quelle, ne fait sinon bransler quelque peu la teste : lors que le Capitaine s'avança pour le saluer, et sans se mouvoir autrement, tint une si constante gravité, qu'il fait paroistre qu'à bon et juste droict il portoit le tiltre de Roy.» [Ribault, 1958 : 52]. La mimique simple, un comportement discret sont considérés comme signes de majesté, même si, par la suite les chefs s'adonnent souvent à des manifestations effusives d'amitié, se caressant par exemple.

Un autre signe de la majesté est le respect témoigné par l'entourage : « tous ses hommes le suivant en grand silence et modestie, mieux en vérité que ne font les nôtres » [Ribault, 1958 : 8]. – la remarque recèle un brin de jalousie de la part du capitaine français.

L'entretien des chefs comporte habituellement un échange de cadeaux, acte qui remplit deux fonctions importantes. Il constitue une preuve tangible d'amitié, d'hommage, de soumission, etc. en même temps que du statut et de l'opulence du donneur : la capacité de donner étant « un attribut essentiel du pouvoir chez la plupart des peuples primitifs et très particulièrement en Amérique. » [Lévi-Strauss, 1995 : 368]

Les cadeaux sont significatifs. Le capitaine Laudonnière raconte que le roi d'une tribu en Floride, en 1564

« [...] commanda à sa femme me presenter quelque nombre de petites boulettes d'argent : quant à luy il me fait present de son arc et de ses flesches, comme il avoit fait au Capitaine Jean Ribaut, à nostre premier voyage, qui est un signal de confederation et d'alliance perpetuelle avec ceux qu'ils honorent de tel present » [Laudonnière, 1958 : 94].

Dans les tribus des collecteurs-chasseurs de la Floride, les codes sont simples, et les Français ne tardent pas à les apprendre. Quand le capitaine Gourgues arrive dans une tribu amie pour organiser une confédération anti-espagnole, il imite le comportement des autres chefs : tous déposent leurs armes, s'assoient en cercle, le chef principal indique à Gourgues de prendre place

à sa droite, sur un trône en bois identique au sien, ils boivent « cassiné lequel a telle force, qu'il leur oste la soif et la faim par vingt-quatre heures, et fallut que Gourgues fist semblant d'en boire : puis leverent les mains, et jurerent tous ne l'abandonner jamais » [Gourgues, 1958 : 191].

*

Voyons maintenant la rencontre des Européens avec le chef de l'état américain le plus raffiné à l'époque de la conquête, celui des Mexicas, mieux connus sous le nom quelque peu inexact d'Aztèques. La plus grande puissance politique, militaire et culturelle de la région du Mexique central, a une sémiotique de formes extraordinaire ; l'empire vivait une époque de splendeur sous Moctezuma II, quand un groupe de 400 Espagnols commandés par Hernan Cortès a débarqué sur la côte de la baie du Mexique, 400 km environ au nord de la capitale de l'empire. Sept mois plus tard, le 8 novembre 1519, après avoir combattu les amis des Mexicas et s'être allié avec leurs ennemis, Cortès entra à Tenochtitlan, la capitale de l'empire, la plus grande ville de la Mésoamérique et l'une des plus grandes du monde (250 000 habitants), construite sur un lac, reliée à la côte par des digues.

Le cortège venu le saluer au bord du lac comptait mille nobles environ, dont les plus hauts dignitaires de l'empire. En passant devant Cortès, ils le saluèrent tous, en posant leur main par terre et la baisant ensuite. Ce geste, appelé *tlalqualiztli*, « manger ou embrasser la terre », était utilisé uniquement dans le rituel de l'hommage aux dieux. Arrivé au bout de la digue, à l'entrée de Tenochtitlan, Cortès vit Moctezuma en personne s'avancer vers lui, entouré de deux cents dignitaires, qui gardaient la distance prévue par la loi : ils passaient sous les murs des maisons qui bordaient la rue. Ils marchaient pieds nus, les yeux baissés. Quatre nobles soutenaient l'empereur, quatre hommes portaient un baldaquin au-dessus de sa tête, d'autres nettoyaient le sol devant lui et le jonchaient de tapis. [Tomicki, 1990 : 357-359 ; Thomas, 1998 : 251-254.] Ces signes de profond respect annonçaient un grand monarque. Or, un détail dénonçait la fissure. Ce « seigneur du monde entier » ne sortait jamais à la rencontre des visiteurs. Il les attendait dans son palais, où ils entraient déchaussés, habillés de simples chemises de fibres d'agave, la tête et les yeux baissés. Là, il s'est déplacé jusqu'à la frontière de la ville, et arrivé devant Cortès, il a fait le geste

de « manger la terre ». Avant que la première parole fût prononcée, les Mexicas ont vu et compris que leur monarque saluait le nouveau-venu comme un dieu.

Un peu plus tôt, Moctezuma, inquiet de l'identité des blancs, soumit Cortés à des tests d'identité lesquels prirent la forme de cadeaux. Il envoya à Cortès les parures des dieux pour voir s'il les reconnaissait, et des produits alimentaires de différents types afin de savoir si les Espagnols mangiaient de la nourriture humaine - fruits, galettes de maïs - ou divine, c'est-à-dire les offrandes aspergées du sang humain. Il expliqua la nature du test *expressis verbis* à ses émissaires : si vous voyez qu'ils mangent tout cela, c'est celui que nous attendons, le dieu Quetzalcoatl, mais si vous voyez qu'ils refusent, cela voudra dire que ce n'est pas lui; et s'il désirait de la chair humaine et vous mangeait, qu'il en soit ainsi, je me charge de m'occuper de votre maison, votre femme et vos enfants pour toujours [Tomicki, 1990 : 187, citant les chroniqueurs F. Alvarado Tezozomoc et D. Duran].

Or, Cortès était-il capable de comprendre ce message paraverbal exprimé par le geste de manger la terre? Son truchement Malinche, d'origine noble, mais qui a passé son enfance en province, loin de la cour impériale, et sa jeunesse en esclavage chez les Mayas, aurait-elle la compétence nécessaire pour en saisir le sens? Le geste est, paraît-il, connu dans toute la Mésoamérique [Olko, 2005 : 328]. De toute façon, Cortès venait accompagné de ses alliés indiens, des chefs tlaxcaltèques, plus compétents que Malinche en matière de cérémonial impérial. Les sources ne le mentionnent pas, mais il est fort probable que ce sont eux qui renseignèrent l'Espagnol sur la signification de ce salut. Ma conclusion est donc la suivante : pour traduire le paraverbal diplomatique, il faut des professionnels de la diplomatie plutôt que de la langue. Des ambassadeurs, des attachés, des conseillers.

Que les Indiens accordaient l'importance au non-verbal pendant les entretiens diplomatiques, leurs chroniques peintes en sont une bonne illustration. Dans une chronique du XVI^e siècle peinte sur coton, *Lienzo de Tlaxcala*, la scène de chaque rencontre de Cortés avec des chefs indiens met en relief les habits d'apparat, les positions, les dons :

- À Atlihuetzyan, les caciques saluent Cortés en lui offrant des fleurs. Ils restent debout, Cortés, quant à lui, n'a pas daigné descendre de cheval. Les caciques portent des panaches, des capes longues, des pagnes, des sandales. Dans l'angle inférieur gauche sont représentés leurs dons : paniers remplis de tortillas et dindons. On ne voit pas de contre-dons (tableau 4).
- À Tlaxcala, les caciques s'entretiennent avec Cortés. Ils restent debout, Cortés est assis sur une espèce de trône improvisé : une chaise espagnole décorée qu'il avait emmenée exprès de Cuba (scène fort récurrente dans *Lienzo de Tlaxcala*), habillé d'une cape. L'on voit les dons, surtout un grand nombre de femmes, vêtements en coton, bijoux (tableau 7).
- À Tenochtitlan, Moctezuma reçoit Cortés dans son palais. Les deux chefs sont assis, mais à une hauteur inégale : Cortés occupe un trône placé sur l'estrade. La femme-truchement et les hauts dignitaires de l'empire restent debout. Les doigts index levés signifient qu'ils parlent. Ils portent des parures d'apparat : chapeau, chemise à boutons, manteau, pantalons courts, collants, bottes. En bas, les cadeaux, nombreux et somptueux : grande quantité de maïs, plusieurs oiseaux, en liberté et en cages, un cerf attaché. Malinche est représentée, comme d'habitude, debout près de Cortés assis, mais son statut élevé est rendu par sa taille - elle est presque toujours plus grande que Cortés - et souvent elle occupe la position centrale de la planche (tableau 11).
- Après la mort de Moctezuma et la conquête de Tenochtitlan, Cortés reçoit le dernier empereur mexica, capturé pendant le siège de Tenochtitlan. Cuaohemoc arrive pieds nus, en vêtements de combat; Cortés ne se lève pas de son siège (tableau 48).

Pour terminer, j'aimerais citer un dessin qui constitue une réflexion sur les marques extérieures de pouvoir dans des états démocratiques modernes. La couronne, la cape, le sceptre étant réservés aux rois, espèce en voie d'extinction, les présidents et les premiers ministres n'ont pas de couvre-chef qui puisse les distinguer de l'entourage, et la marque de leur costume haute-couture normalement n'est pas visible. Ils trouvent compensation dans la taille et le prix de leur limousine, et le nombre de garde-corps. Andrzej Mleczko [dans : « Mleczko na wybory ». *Bezpłatny dodatek tygodnika Polityka*, nr 41, 13.10.2007, p. 42] montre un cercle serré de garde-corps à l'air professionnel et belliqueux (costaude, crâne rasé, lunettes noires, écouteurs dans les

oreilles), et deux femmes qui les regardent tout en chuchotant : « Le premier ministre est probablement au milieu ».

Chroniques et relations de voyage mentionnées

Cartier, J., 2002. *Voyages au Canada suivis du voyage de Roberval*, Montréal : LUX

Codex Azcatitlan. 1995. Paris : Bibliothèque nationale de France/Société des Américanistes

Gourgues, D., *Le quatriesme voyage des François à la Floride*, Dans : Julien, Ch.-A., 1958. *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle. II. Les Français en Floride*. Paris : Presses Universitaires de France

Laudonnière, R., *L'histoire notable de la Floride*. Dans : Julien, Ch.-A., 1958. *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle. II. Les Français en Floride*. Paris : Presses Universitaires de France

Lienzo de Tlaxcala. 1979. Ciudad de México: Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento

Ribault, J., *Le premier voyage des Français en Floride*, Dans : Julien, Ch.-A., 1958, *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle. II. Les Français en Floride*. Paris : Presses Universitaires de France

Vaz de Caminha, P., *Lettre au roi Dom Manuel*. Dans : Mendes dos Santos, I., 2000. *La découverte du Brésil. Les premiers témoignages (1500-1530)*. Paris : Chandeigne

Verrazano, G., *Relation du voyage de la Dauphine à François Ier, roi de France*. Dans : Julien, Ch.-A., 1946. *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*. Paris : Presses Universitaires de France

Ouvrages critiques

Lévi-Strauss, C., 1955. *Tristes tropiques*, chapitre « Nambikwara. Hommes, femmes, chefs ». Paris: Plon

Olko, J., 2005. *Turquoise Diadems and Staffs of Office. Elite Costume and Insignia of Power in Aztec and Early Colonial Mexico*. Warsaw: CESLA, University of Warsaw

Thomas, H., 1998. *Podbój Meksyku*. Katowice : Wydawnictwo « Książnica »

Tomicki, R., 1990. *Ludzie i bogowie. Indianie meksykańscy wobec Hiszpanów we wczesnej fazie konkwisty*. Wrocław – Warszawa – Kraków: Zakład Narodowy imienia Ossolińskich

Cómo citar este artículo:

Chrobak, Marzena. De chef à chef. Le paraverbal dans les rencontres des Européens avec les Amérindiens au XVI^e siècle. *HISTAL* junio 2009. (fecha en que se consultó este artículo) <dirección de URL>